

## Le capitalisme est-il immoral ?

Nous vivons décidément dans une drôle d'époque, voire dans une époque désespérante marquée par ce que le philosophe C. Godin a appelé « la démoralisation »<sup>1</sup>. Non au sens étroit et banal où nous n'aurions plus « le moral » (encore que...), mais au sens plus profond d'une perte progressive des normes morales en politique, ces normes qui nous permettraient à la fois de critiquer notre société actuelle dans ce qu'elle a de détestable et de concevoir un futur tout autre où l'humain serait au centre de la vie collective. Une preuve tangible nous en est donnée par la démarche même de notre président de la république, E. Macron, telle qu'elle s'exprime non seulement dans ses actes, mais dans son livre-programme *Révolution* qui mérite une brève analyse critique<sup>2</sup>. Ce livre est à la fois rhétorique et vide, tout en étant rempli de contradictions (le célèbre « et en même temps ») comme celle qui consiste à tenir un discours incantatoire sur l'égalité individuelle des chances, qu'il veut promouvoir sans toucher un seul instant aux inégalités sociales, voire en les renforçant, alors que c'est leur existence qui, précisément, empêche l'égalité des chances ! Mais surtout, il témoigne spectaculairement de cette démoralisation, de cette perte du sens moral qui affecte la plupart de nos hommes politiques. Pas un mot sur les tares du capitalisme en tant que tel et, plus précisément, pas de place véritable faite dans son projet à la notion de *justice sociale* qui constitue l'application en politique de la morale. Et si la notion apparaît parfois (il faut le reconnaître), c'est subordonnée à celle d'*efficacité* comme si celle-ci devait assurer celle-là. Or, d'une part ce sont deux expressions qui sont hétérogènes, n'appartiennent pas au même régime sémantique – on ne voit donc pas comment l'efficacité dans la production pourrait entraîner mécaniquement la justice dans la distribution des richesses produites ou dans les conditions de travail –, mais d'autre part tout le monde sait et peut constater que le souci aveugle de l'efficacité débouche sur de l'injustice flagrante : délocaliser pour être plus productif et plus rentable crée tout simplement du chômage et de la pauvreté dans notre pays ! Bref, aucun souci moral profond, authentique, de la conditions faite aux hommes par le capitalisme (exploitation, culture du résultat, pauvreté, cadences de travail, fatigue, etc.) n'est présent chez lui... et il confie à la seule initiative des individus, censés être libres, d'améliorer leur sort, ce qui relève à la fois d'une démagogie insupportable et d'un cynisme rare. Cela se traduit par une adhésion franche et sans remords au libéralisme économique, sans le moindre recul critique sur lui. Or cette absence de recul critique – qu'on retrouve chez la majorité des hommes politiques qui se sont dits « socialistes » alors qu'ils ne le sont plus – a été théorisée d'une manière étonnante par un philosophe médiatiquement connu, A. Comte-Sponville, dans un ouvrage dont je vais déconstruire l'argumentation avec précision parce que, en un sens, elle le mérite : l'ouvrage porte au concept cet amoralisme politique envahissant dont je viens de parler.

### L'amoralité du capitalisme selon Comte-Sponville

L'ouvrage s'intitule curieusement *Le capitalisme est-il moral ?*<sup>3</sup>, je dis curieusement car on s'attendrait plutôt à la question inverse : Le capitalisme est-il immoral ? Passons. Disons-le tout de suite, Comte-Sponville va tenter de démontrer que l'on n'a pas à juger le capitalisme sur le plan moral. Pour ce faire il recourt habilement à la théorie des trois ordres de Pascal – le corps, l'esprit, la charité – qui sont à la fois hétérogènes et hiérarchisés de telle sorte que,

---

<sup>1</sup> Voir *La démoralisation. La morale et la crise*, Champ Vallon.

<sup>2</sup> Pour plus de détails, voir mon pamphlet *Qu'il faut haïr le capitalisme, Brève déconstruction de l'idéologie néolibérale*, H&O, 2018.

<sup>3</sup> Paru chez Albin Michel, 2004. Une 2<sup>ème</sup> édition est parue (2009), avec une post-face où il a le mérite d'entamer un débat avec M. Conche, L. Sève et moi-même, qui sommes tous opposés à sa position.

ultimement, la charité doit commander aux deux précédents. Il en opère alors une transposition en quatre ordres concernant cette fois-ci la société, sous la forme suivante, qui est aussi une hiérarchie : l'ordre technico-scientifique, l'ordre politico-juridique, l'ordre moral et l'ordre éthique, qui est celui de l'amour. On pourrait ajouter un cinquième, l'ordre suprême de la transcendance divine qui dominerait tout, mais il l'exclut en raison de son athéisme. Il situe alors l'économie *dans l'ordre technico-scientifique*, au plus bas, donc. Celle-ci est régie par des lois propres, dont la production des richesses et la recherche du profit sont le moteur aveugle, elle a donc son autonomie... et il n'imagine aucune alternative à ce système de production. Mais comme il n'est pas insensible aux méfaits humains qu'il entraîne, il fait intervenir la politique et le droit pour le *réguler* de l'extérieur ou, si l'on préfère, le *corriger*, mais à la marge. Au nom de quoi, alors ? Au nom de normes fournies par la morale (troisième ordre), qui va par conséquent, via l'ordre précédent, « améliorer » l'ordre économique initial dans la limite que nous avons indiquée précédemment. Quant à l'ordre éthique, qui est celui de l'amour, il est laissé à l'initiative arbitraire des individus, ce qui veut dire que l'on ne doit pas en attendre grand chose pour rendre le capitalisme plus « aimable » !

La rhétorique de cette transposition est plutôt brillante et elle plaît aux auditoires auxquels il s'adresse très fréquemment, les milieux de l'industrie et du commerce : elle ne leur demande pas beaucoup d'efforts ou de sacrifices dans l'ordre de la justice économique et sociale ! C'est donc la timidité de ses intentions de « réforme » du capitalisme (il en a tout de même) qui est choquante, quand on a conscience de ses défauts humains structurels sur lesquels je reviendrai. Mais surtout, il y a plus grave intellectuellement : c'est l'erreur *théorique* majeure qu'il commet dans la définition qu'il donne de l'économie et qui va entraîner les dérives de son discours « politique » à son égard. En effet, il la place dans *l'ordre technico-scientifique* et il n'y voit que des processus mécaniques ayant leurs lois de développement internes auxquels il faut se soumettre : performances techniques, productivité, rentabilité, concurrence, mécanismes du marché. C'est dire qu'il *réifie* l'activité économique, avec la *conséquence normative* suivante : de même qu'on ne juge pas moralement un résultat scientifique en lui-même – seule sa vérité éventuelle importe –, de même qu'on ne juge pas non plus moralement une technique – seule son efficacité devant être prise en compte –, eh bien on n'a pas à *juger moralement* l'économie, en l'occurrence l'économie capitaliste. Elle est, dit-il, ni morale ni immorale, mais *amorale*, hors de la sphère de la morale et de ses jugements, et cela, insiste-t-il, « totalement, radicalement définitivement ». J'ajoute tout de suite que cette vision amorale du capitalisme avait déjà été professée par le théoricien libéral Hayek, aux Etats-Unis, en particulier dans *Droit, législation et liberté*<sup>4</sup>. Pour lui, on ne saurait juger moralement un système économique et, plus largement, une société, car elle n'est *voulue* par aucun *sujet* et on ne peut donc la déclarer injuste. Seul un individu, qui agit consciemment et est responsable de ses actes, peut être déclaré injuste (ou juste) dans sa conduite. On retrouve donc cette idée chez Comte-Sponville (sans qu'il adhère comme le précédent à un néo-libéralisme dur) et ce d'une manière curieuse puisqu'il fait appel à une idée énoncée par Althusser alors que, politiquement, il en est très éloigné. Celui-ci a en effet soutenu que l'histoire « est un procès sans Sujet ni Fin(s) », en refusant donc l'idée que l'Homme la fait – sous-entendu : librement et consciemment – et il ajoute même que les hommes (avec une minuscule et au pluriel) ne sont pas non plus des « sujets de » cette histoire<sup>5</sup>. Dès lors, Comte-Sponville peut s'autoriser de cette déclaration, juste dans sa première partie, en la transposant là aussi, pour affirmer que cela n'a pas de sens de condamner le fonctionnement de l'économie (capitaliste) car il n'a pas de « sujet ». Et l'on voit tout de suite le profit, symbolique ici, que les capitalistes peuvent tirer de cette vue théorique : elle les innocent de ce qu'ils font, plus, elle leur donne bonne

---

<sup>4</sup> PUF, 3 t.

<sup>5</sup> Voir *Réponse à John Lewis*, Maspero. C'est la thèse d'un « anti-humanisme théorique » qui a contribué à sa célébrité.

conscience à travers une grille de lecture de leur action qui la valorise ! N'est-ce pas eux qui enrichissent la société... même si la richesse est très mal distribuée ?<sup>6</sup>

Où est alors l'erreur ? Elle a été magnifiquement indiquée par ce génie singulier qu'est Marx, sous la forme d'une anticipation (si je puis dire) involontaire de l'erreur de Comte-Sponville et de bien d'autres, lorsqu'il affirme tout simplement : « L'économie politique *n'est pas la technologie* »<sup>7</sup>. En effet, l'économie ne se résume pas à des processus techniques qui, effectivement, sont soustraits en eux-mêmes au jugement moral ; elle est faite de *pratiques humaines* qui engagent des *rappports* avec les autres, donc de relations interhumaines où certains hommes sont en liaison avec d'autres hommes, se *comportent* d'une certaine manière à leur égard, non seulement sous la forme de la coopération, mais aussi sous celle de la subordination et de l'exploitation – que Comte-Sponville ne mentionne guère – avec les conséquences concrètes et souvent inhumaines que cela présente pour leur vie au travail<sup>8</sup> et hors du travail. Or, dès lors que nous avons affaire à des pratiques et à des rapports interhumains, nous sommes face à un champ qui est celui-là même de la morale et qui tombe sous le coup de ses valeurs et de ses jugements. L'économie, donc, *n'est pas hors morale*. Mais alors, comment juger l'économie capitaliste, donc le capitalisme lui-même, et sur quelles bases normatives précises ?

## **L'immoralité du capitalisme**

### *Une difficulté*

On pourrait d'abord m'objecter une difficulté due au matérialisme de Marx, dont je me réclame globalement, et liée spécialement à son rapport à la morale dans le cadre de sa conception matérialiste de l'histoire et de la société. Après une période de jeunesse où il faisait une place importante à la morale<sup>9</sup>, son approche matérialiste élaborée dans *L'idéologie allemande* et prolongée en suite dans *Le Capital* l'amène à la refuser à la fois théoriquement, dans la réflexion qu'il a sur elle, et pratiquement, dans la politique concrète. Il conçoit en effet l'histoire comme un processus matériel dans lequel les hommes sont pris (tout en le produisant) : c'est le développement des forces productives et des rapports de production qui le détermine, comme il détermine la superstructure politique, juridique et idéologique, avec ses changements. Sur cette base fondamentale, il nous propose une conception de l'histoire qu'on peut dire, même si c'est avec prudence, *déterministe*, voire *fataliste*, sinon même *finaliste* ou *téléologique* dans laquelle l'évolution du mode de production capitaliste, avec ses multiples contradictions, est censée nous amener au communisme<sup>10</sup>. Dans ce processus, matériel encore une fois, sont en jeu des causes économiques et sociales, ainsi que les intérêts de classe, la conscience est seconde et, surtout, aucune place n'est faite vraiment à la conscience morale et à l'idéal, considérés comme des facteurs d'illusion inefficaces. C'est ainsi qu'il définit le communisme à venir de la manière suivante : « Le communisme n'est pour nous ni un *état* qui doit être créé, ni un *idéal* sur lequel la réalité devra se régler. Nous

---

<sup>6</sup> Je précise tout de suite ; il y a bien des « sujets du » capitalisme. Les capitalistes sont très actifs et conscients de ce qu'ils font, ils s'organisent et, en particulier, chaque année ils se rencontrent à Davos pour mettre au point leur stratégie mondiale de consolidation ou d'expansion de ce capitalisme, dans la ligne idéologique directe de Hayek... qui aura nourri, par exemple la politique réactionnaire de Thatcher en Angleterre !

<sup>7</sup> *Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales, p. 151 – souligné par moi.

<sup>8</sup> C'est ce que Marx appelle la « subordination réelle » des travailleurs au Capital, au-delà de leur seule exploitation économique.

<sup>9</sup> J'y reviendrai.

<sup>10</sup> Cette conception est malheureusement présente dans les passages de son œuvre influencées par Hegel et sa dialectique téléologique.

appelons communisme le mouvement *réel* qui abolit l'état actuel. »<sup>11</sup> Étonnante définition dans laquelle nous n'avons affaire qu'à des *faits* et à leur succession, d'où toute normativité est évacuée et qui exclut par conséquent la notion d'*idéal*, en l'occurrence celle d'*idéal moral* pour qualifier le communisme. On comprend alors qu'il s'en prenne théoriquement à la morale en elle-même, accusée d'être « l'impuissance mise en action »<sup>12</sup> et qu'il refuse de faire appel à des motivations morales généreuses pour susciter l'adhésion à ce projet de société révolutionnaire : l'intérêt matériel y suffit dans le cadre d'un processus historique en quelque sorte *mécanique* et *quasi automatique*. D'ailleurs il va le préciser explicitement : « Les communistes ne prêchent (...) pas de morale du tout » et ils en arrivent même à valoriser l'« égoïsme » qui peut être « une forme nécessaire de l'affirmation de soi », donc un moteur de l'action politique en faveur d'une tout autre société<sup>13</sup>. Enfin, trois choses justifient selon lui ce refus : la morale n'est que « l'intérêt bien compris »<sup>14</sup>, elle varie selon les époques et les classes sociales, elle relève donc de l'idéologie et de ses illusions propres et elle n'a pas cette universalité qu'elle prétend avoir ; enfin, sa dimension d'obligation est elle aussi illusoire dans le cadre du matérialisme philosophique : l'homme ne possède point cette liberté métaphysique que l'obligation interpelle et qu'elle suppose donc.

On voit par conséquent que parler de l'*immoralité* du capitalisme, qui est un système objectif global, produit par l'histoire, et la *dénoncer* semble relever de la gageure, voire de l'impossibilité théorique. Or je voudrais montrer, vigoureusement autant que rigoureusement, que ce n'est pas le cas.

*Solution de la difficulté : on peut et doit dire que le capitalisme est immoral*

Il y a un tout autre aspect de l'œuvre de Marx qui est souvent méconnu et donc guère théorisé et il faut l'admettre, même si Marx le récuse dans la réflexion qu'il opère sur ce point important. D'abord, il convient d'être attentif à son vocabulaire quand il parle du capitalisme, y compris quand son analyse ambitionne, à juste titre, d'être scientifique et donc positive, neutre sur le plan axiologique, décrivant la réalité, l'expliquant, prévoyant son devenir grâce aux lois qu'il a découvertes. Ce vocabulaire est *aussi* incontestablement *normatif* parce que *critique* : il ne cesse de *dénoncer* les inégalités de classes, l'injustice qu'elles présentent, les conditions de travail faites aux prolétaires, leurs conséquences négatives sur leur vie hors du travail, leur aliénation aussi au sens où leur situation les empêche d'actualiser toutes leurs potentialités vitales (capacité et besoins)<sup>15</sup>. A quoi on ajoutera une tout aussi incontestable dénonciation du *malheur* des dominés, pour toutes les raisons que je viens d'indiquer, de la *souffrance*, donc, qui leur est imposée<sup>16</sup>. Or, il faut se rendre à l'évidence : on ne peut dénoncer quoi que ce soit et donc le critiquer sans supposer des *valeurs* ; sans valeurs, sans référence à un *bien* ou un *bon* pour l'homme, différent de ce qu'il connaît au présent, point de critique possible. Et ces valeurs ont clairement un caractère *moral*, comme on va le voir : soit en elles-mêmes, soit par la visée d'universalité qui les accompagnent. Et je précise tout de suite, avant d'en faire la démonstration, que si une critique morale de la société, et spécialement de son économie, est justement possible ou concevable, c'est que, comme nous l'a suggéré Marx lui-

---

<sup>11</sup> *L'idéologie allemande*, Editions sociales, p. 64.

<sup>12</sup> *La sainte famille*, in *Marx, Oeuvres*, III, La Pléiade, P. 651.

<sup>13</sup> *L'idéologie allemande*, op. cité, p. 279-280.

<sup>14</sup> *La Sainte famille*, in *Karl Marx, Œuvres*, III, La Pléiade, p. 571.

<sup>15</sup> Voir mes analyses sur cette idée importante anthropologiquement dans mon livre *Les chemins difficiles de l'émancipation*, Kimé, 2017. Marx avait décrit cette aliénation dans les *Manuscrits de 1844* et les analyses concrètes du *Capital* la reflètent comme elles reflètent le malheur ouvrier.

<sup>16</sup> Je me permets d'indiquer que ce malheur n'a pas disparu aujourd'hui, loin de là, surtout depuis la fin du système soviétique. On peut même dire que la souffrance au travail s'est accrue dans la dernière période, au point de percer le mur du silence des médias..

même à l'encontre d'une conception disons « machinique » de l'économie, celle-ci ne se réduit pas à la technologie, elle est faite de pratiques interhumaines (voir plus haut) et que la morale s'applique justement aux rapports interhumains : non seulement aux rapports interindividuels auxquels on voudrait réduire son champ, mais tout autant, sinon plus, aux *rapports sociaux* dans toute leur épaisseur historique et concrète, qui pèse sur l'existence sociale effective des êtres humains. Qui peut nier que le travail et les rapports de travail occupent une place importante dans une *vie* humaine ? C'est donc Marx lui-même, dans son œuvre de théoricien, qui nous rend concevable, même si c'est à son insu, le fait que *l'on peut juger moralement* un système économique et la société qu'il façonne... comme, bien entendu, on peut valoriser sur ce plan le projet politique d'une autre société qu'on peut lui opposer. Il rejoint ainsi, sans le savoir ou le dire, le magnifique propos de Rousseau affirmant dans *L'Emile*, que « ceux qui voudront séparer la morale et la politique, n'entendront rien ni à l'une ni à l'autre » ! La critique politique extrêmement sévère que le penseur allemand fait du capitalisme n'a donc pas seulement une base de type scientifique, visant les contradictions ou les dysfonctionnements économiques de ce système ; elle est tout autant de *nature morale*, quoi qu'il en ait dit. Encore faut-il le montrer plus précisément à l'aide de l'exemple central fourni par sa critique qu'il fait de l'*exploitation*, avec tous ses effets en chaîne.

Je partirai préalablement de l'idée de la morale que l'on trouve chez Kant, qui me paraît imparable et définitive<sup>17</sup>. En résumant on dira qu'une forme de vie est morale si on peut l'*universaliser*, si elle respecte la personne des autres êtres humains et ne les instrumentalise pas en vue de son seul intérêt et, enfin, si elle respecte leur autonomie, chacun pouvant la faire sienne. Or l'*exploitation contredit frontalement* ces trois critères normatifs : tout le monde ne peut être, par définition, exploiteur, l'exploitation séparant les exploiters et les exploités du fait de la propriété privée capitaliste<sup>18</sup> ; l'exploiteur réduit l'exploité au statut de moyen ou d'instrument de production de son profit personnel, sans le considérer comme une fin en lui-même<sup>19</sup> ; enfin l'ouvrier exploité est en situation d'hétéronomie : il est soumis, contraint de travailler pour vivre... et refuserait sa situation s'il le pouvait ! L'exploitation, qui est à la base du capitalisme, accumule donc tous les défauts humains qui nous obligent à dire qu'elle est *immorale*, bafouant l'humain, et son immoralité est *objective, structurelle*... même si, bien entendu, elle n'accuse pas forcément le ou les capitalistes d'une *immoralité subjective* foncière<sup>20</sup>. Or le procès *moral* que je viens de faire à l'exploitation peut facilement être étendu à bien d'autres aspects du capitalisme que celui-ci induit directement. Ainsi, l'on pourrait montrer facilement que le capitalisme ne satisfait pas les intérêts de tous (critère de l'Universel) ni n'assure le bonheur de tous (même chose), etc.

### Conclusion

On aura compris qu'on ne saurait réduire l'approche marxienne de la réalité capitaliste à celle d'un savant ou d'un technicien de l'économie et accepter le point de vue dénué de fondement de ceux qui ne veulent pas juger moralement le capitalisme. C'est aussi celle d'un *moraliste*, au sens profond de ce terme qui ne sépare pas la morale de son incarnation sociale et donc politique, qui exige qu'on dénonce ce qui la bafoue et nous fait *exiger* cet idéal

<sup>17</sup> Voir les *Fondements de la métaphysique de mœurs*, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> sections. Cette idée est tirée de la « conscience commune », Kant se contentant de la conceptualiser.

<sup>18</sup> Autre formulation : pour qu'il y ait des exploiters, il faut qu'il ait des exploités ! Et un capitalisme « populaire » n'a pas de sens !

<sup>19</sup> Voir la théorie du salaire et le mécanisme de la plus-value. Je ne peux développer.

<sup>20</sup> Voir ce que dit Marx, dans la préface du *Capital*, des catégories critiques qu'il emploie dans son analyse : « le capitaliste et propriétaire foncier » n'y sont pas peints « en rose ».. Mais il signale qu'il ne vise pas les « personnes », c'est-à-dire les individus qui ne sont que les supports de fonctions économiques que le système leur impose.

indissolublement moral et politique qu'est le communisme. Une déclaration assez extraordinaire, que l'on trouve dans un écrit de jeunesse, nous en apporte la preuve éclatante. Après avoir critiqué assez longuement le rôle aliénant de la religion, il conclut en affirmant que cette critique débouche sur « l'*impératif catégorique* de renverser les rapports sociaux qui font de l'homme un être humilié, asservi, abandonné, méprisable »<sup>21</sup> et j'ajoute « aliéné ». Tout est dit, là, dans un langage spécifiquement moral, lequel traduit une inspiration elle-même morale qui anime toute son œuvre et son action politique.

**Yvon Quiniou.** Derniers ouvrages parus : *Les chemins difficiles de l'émancipation*, Kimé, 2017 et *Qu'il faut haïr le capitalisme*, H&O, 2018.

---

<sup>21</sup> *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, in *Karl Marx et Engels, Sur la religion*, Editions sociales, p. 50. Souligné par lui. La notion morale d'« impératif catégorique » est directement tirée de Kant.